

BONNES VIEILLES HISTOIRES POUR LA NOËL ET LE NOUVEL-AN

Textes extraits de la brochure : Collection « Jadis » no 19, David des Ordons, VIEILLES HISTOIRES POUR LA NOËL ET LE NOUVEL-AN, 1927-1937, Editions le Pèlerin, 1983.

Ce livre, ou plutôt cette brochure, que vous tenez dans les mains, ne la dévorez pas trop goulûment ! Au contraire, goûtez-la à petites doses, savourez-la. Car c'est une pure merveille. Ah ! notre conteur local David des Ordons ! Ah ! cette langue savoureuse à nulle autre pareille parmi celles qui ont voulu faire revivre notre vieux passé !

Hélas, cet homme déjà d'un autre temps, oublié de nos concitoyens que l'on voudrait tant initier à la richesse foisonnante des textes combiens, a peu écrit. Le dixième de ce qui aurait pu être, que disons-nous, le centième. Certes, on aura lu de lui les Aventures de Pierroton Maréchaux, son histoire des Piguets-Dessous, on lira encore d'autres anecdotes, dont histoires de loups à paraître l'an prochain. Mais hormis cela ? Quelques récits peut-être qui n'ont pas été publiés et qui demeurent chez d'ignorés descendants, et des notes, et des essais généalogiques à profusion. Et c'est tout, ou à peu près, du moins à notre connaissance.

C'est pourquoi nous vous demandons de la déguster lentement, cette brochure unique, et de fermer les yeux et de revivre ces moments d'un autre et très lointain siècle. Elle paraît pour Noël. C'est l'heure exquise. La neige est tombée sur nos villages, a feutré le pas des dernières gens qui rentraient. L'arbre est illuminé encore. Et dans la pièce, il y a cette odeur unique de sapin, de bougies et de soleil qui brûlaient il y a peu. N'est-ce pas l'instant privilégié pour goûter à ces vieilles histoires ? Où, par la prodigieuse puissance du texte, revient nous tenir compagnie David des Ordons, ce malicieux philosophe de notre haute combe, ce magicien.

JOYEUX NOËL !

Les Charbonnières, en novembre 1983

R.R.

VIEILLE HISTOIRE POUR LE NOUVEL-AN

En ce temps-là, le Bas-du-Chenit avait toujours toutes ses plumes. J'entends par là que le Cyclone ne l'avait pas encore amputé de sa partie occidentale.

Le Crêt-des-Lecoultre était un hameau riant et populeux.

Moins ensoleillé, le voisinage chez Joseph Piguet, avec ses vieilles maisons grises et basses à souhait, n'en était pas moins bien vivant.

Près de l'Orbe, il y avait les Scies qu'alimentaient les chemins de Praz-Rodet et celui de la Côte au Maître. Il y avait la maison de l'Oie, celles chez le Petit Constant, chez Constant Crétaç, chez Frédéric, toutes disparues dans la rafale de 1890.

Donc vous saurez qu'en ce temps-là on ne parlait pas de fabriques. Chaque maison avait son atelier et chaque hameau vivait de sa vie propre. Il fournissait ses types particuliers, reconnaissables à première vue à leur figure, leur démarche et surtout à leur tour d'esprit.

L'auberge chez Constant Piguet groupait les habitants de la rive droite de l'orbe. Ceux de l'Occident se réunissaient chez Berger, et ces deux vieilles auberges avaient en outre une fidèle clientèle dans les équipes d'horlogers qui, à l'occasion, prolongeaient le dimanche jusqu'au mardi.

Disons tout de suite que cette mutilation qu'ils faisaient subir à la semaine n'avait pas les mêmes conséquences funestes qu'elle aurait de nos jours. La vie n'était pas chère, chacun travaillait aux pièces et avait vite fait de réparer la légère brèche ainsi faite à son budget.

Et puis les ouvriers de ce temps étaient différents de nous. D'abord leurs yeux étaient bien meilleurs que les nôtres. Ils pouvaient veiller jusqu'à minuit sans éprouver aucune fatigue et vous avez connu, comme moi, de vieux ouvriers qui, ayant procédé ainsi pendant leur vie entière, travaillaient encore sans lunettes.

Ils fêtaient le Nouvel-An, c'est vrai, mais depuis là jusqu'au printemps, ils ne remettaient pas pour ainsi dire le nez dehors.

Alors, une fois la belle saison de retour, ils éprouvaient un pressant besoin de faire quelques escampettes. Ce n'est pas avec des sermons ni même des amendes qu'on aurait pu les empêcher.

Il y avait la bande des Tubes qui se recrutait dans les parages des Piguet-Dessous, et dont la tenue était le haut-de-forme avec la blouse d'horloger. Il y avait celle des Quartets, dont les membres arrivant à la file avaient l'air de s'ignorer les uns les autres et demandaient chacun un quartet. Il y avait la bande du Creux-aux-Bots, celle du Dévidoir, etc.

L'auberge chez Berger n'occupait que la moitié d'une maison bien modeste. L'autre partie était habitée par le Lily, diminutif de Louis, un maître pivotier, chanteur et philosophe, un des types les plus accomplis des indigènes de ce coin de pays.

Il avait, dans sa jeunesse, passé plusieurs années à Genève et il en avait rapporté tout un assortiment de chansons dont il fit dès lors bénéficier ses

contemporains. On pense assez que ces qualités, jointes à la proximité de son habitat, en firent le compagnon obligé des fêtes qui se donnaient à l'auberge.

C'était en outre un fumeur acharné.

Le colonel Audemars disait un jour : « J'ai été trouver le Lily. Je lui ai parlé, il m'a répondu, mais je ne l'ai pas vu ». La fumée que sa pipe dégageait était en effet si dense que les trois quarts du temps il restait invisible.

Son unique chambre, basse et noire, formait, avec la moitié d'une cuisine, tout son logement.

Il me souvient d'y avoir été une fois pour chercher une refacture. Elle n'était pas prête et, en l'attendant, je regardais les parois.

- Comment trouves-tu mes locaux ? me dit-il. Et me montrant une porte quelconque, noire comme le reste : voici la porte de la chambre bleue !

Et je partis convaincu de l'existence de cette chambre bleue et regrettant bien qu'il ne me l'ait pas fait voir.

Comme d'autres horlogers, il mettait parfois la clé sur la corniche. Il arriva même une fois qu'il prolongea passablement ses vacances et qu'un certain travail, qu'il devait faire pour chez Jean Aubert, lui fut réclamé avec instance.

Il finit cependant par l'apporter au comptoir et, après avoir posé sur la banque la petite boîte, il ouvrit un grand parapluie derrière lequel il disparut tout entier.

- Mais que faites-vous, Lily, lui dit Louis chez Jean Aubert. Et le Lily, passant par dessus son riflard sa tête bombée et ses longues moustaches :

- Je crains l'orage ! répondit-il avec une mimique irrésistible qui dissipa l'orage dans un immense éclat de rire.

On dansait souvent dans la maison, car le Lily avait des filles, des nièces et des voisines qui ne demandaient qu'à se dégourdir. Les cavaliers ne manquaient pas et le Lily, sa pipe au bec, regardant d'un œil bénévole se trémousser cette jeunesse, accueillait les arrivants par un mot historique : « Ici l'on danse ! »

De temps en temps, il passait dans l'autre moitié de la maison pour trinquer aux frais de quelque danseur.

- Celui qui a des filles a des vignes, concluait le vieux philosophe.

Sa femme, la Louison, était petite, vieille et si l'on peut dire, pas très décorative. Cette particularité n'avait point échappé au Lily qui y faisait parfois de discrètes allusions.

C'est ainsi qu'un jour qu'il l'avait cherchée longtemps, il disait :

- Je craignais un enlèvement !

Mais il arrivait aussi que, pour le punir de quelque ribote, la Louison le retenait prisonnier de sa chambre, et aussitôt qu'elle entendait qu'une bande arrivait chez Berger, elle montait devant la porte une garde vigilante.

Un jour, une fraction de la bande du Dévidoir, après avoir fait maintes parties de quilles chez Constant Piguet et bu je ne sais combien de demi-pots, décida d'aller finir la veillée chez Berger.

En passant vers les Scies, la Chance proposa d'aller guigner ce que faisaient les filles chez Samson.

Les vitres étaient petites et passablement troubles. L'éclairage n'était pas très brillant, et la Chance, l'œil collé au châssis, cherchait à distinguer quelque chose, quand B... lui donna une bourrée qui fit passer sa tête à travers la fenêtre dont la vitre se détacha toute entière.

La tête avait passé sans crocher, mais il arriva que pour la retirer ce fut tout une autre affaire. Soit qu'il s'y prit mal, ou que ses oreilles s'y opposassent, les efforts du patient demeurèrent vains.

Le reste de la bande avait pris la fuite et le prisonnier, pris de peur, donna une telle secousse qu'il arracha la fenêtre et partit comme un lièvre avec ce carcan autour du cou.

Ses compagnons, qu'il finit par rejoindre, refusèrent de l'en débarrasser, prétendant qu'on ne pouvait le faire sans lumière.

- De quoi te plains-tu, lui disait B... Jamais tu n'as été aussi beau !

Ce fut donc dans cet équipage qu'ils firent leur entrée chez Berger.

Naturellement on réclama aussitôt le Lily. Pour achever dignement une si belle partie, on ne pouvait se passer de sa collaboration. Seulement voilà ! la Louison veillait et pas moyen de forcer la consigne. Mais B... avait plus d'un tour dans son sac. Il fit d'abord cesser les clameurs, commanda un litre et fit en sorte que la bande parut avoir renoncé au Lily. Puis, après avoir donné ses instructions, il sortit d'un air innocent et bientôt on l'entendit crier :

- Oh ! vini vaî jouâtié tienna lueû !

La Louison était curieuse et, croyant à un grand incendie, elle ne put s'empêcher de sortir à son tour pour voir cette lueur. Pendant ce temps nos compères extrayaient le Lily de sa prison et quand la Louison revint, confuse de n'avoir rien vu, son homme déployait au milieu de la bande sa longue silhouette et chantait l'un de ses refrains :

*Rantanplan, colonne sur l'flanc
Pour passer gâtement la vie, etc.*

Et La Louison tempêtait :

- Vo z'êtes encoué dé biaux, vo z'einpliyé dé lueû po mé soustrêré moun' hommou !

Une veillée si bien commencée ne pouvait s'achever autrement que dans la plus grande gâité. Le Lily y alla de la plupart de ses chansons et B..., qui s'intitulait « ancien élève du Conservatoire de la Combe », ne marchand pas son concours.

Tous les acteurs de cette scène sont morts depuis plus ou moins longtemps, et si je vous ai conté cela, c'est dans le seul espoir de donner une idée de la façon dont on s'amusait autrefois.

Dans cette manière, vous trouverez peut-être le pour et le contre. Mais vous m'accorderez au moins que nos devanciers apportaient dans leurs plaisirs un certain humour qui ne manquait pas de charme.

Et pour cette démonstration, j'ai pensé qu'il n'y avait pas de mal à rappeler quelques-uns de leurs traits, car ils font partie de notre patrimoine local, de notre folklore, comme on dit à présent, et voici que le temps les voile déjà de ses brumes.

FAVJ, le 29 décembre 1927
David des Ordons